

LES ROMANS DE LA VIE

RUDE, SCULPTEUR D'ÉPOPÉES

par FUNCK-BRENTANO

DE son cerveau républicain et patriote est sortie l'œuvre la plus magnifiquement populaire que l'art français ait créée : la *Marseillaise* de l'Arc de Triomphe.

Rude naquit à Dijon le 4 janvier 1784, rue de la Petite-Poissonnerie. La maison natale est conservée, décorée aujourd'hui d'un buste du grand artiste. Un petit café s'y est installé, au nom caractéristique des menues causeries provinciales : le *Racontage*.

Le père du futur sculpteur était chaudronnier-poëlier. Dès l'âge de douze ans, l'enfant faisait son apprentissage de forgeron, maniant le marteau et la lime, et, de cette première éducation technique, où sa main s'était formée, la suite de son œuvre conservera la robuste empreinte. Dès l'année 1798, dès l'âge de quatorze ans, sa vocation artistique — à laquelle son père, le chaudronnier, ne fit pas trop obstinément obstacle — le faisait entrer à l'atelier d'un bon artiste dijonnais, Devosge, le maître digne et modeste auquel la France doit les deux plus grands artistes du XIX^e siècle : le peintre Pierre-Paul Prud'hon et le sculpteur François Rude. Le jeune Rude passa ses années d'adolescence dans le tumulte des passions révolutionnaires, dont il sera profondément imprégné, et qui ne tarderont pas à se transformer dans son âme, comme dans celle de beaucoup d'autres, en exaltation napoléonienne.

A huit ans, le petit Rude faisait partie d'une manière de bataillon scolaire, qui arborait fièrement la cocarde des patriotes, et que les Dijonnais — en parodie de feu le Royal-Bourbon — appelaient le Royal-Bonbon. L'enfant paraissait aux cris de *Vive la nation !* en costume de garde-française.

Le petit bonhomme avait en lui un cœur de brave, et déjà cette énergie, cette vaillance qui feront la grandeur de l'œuvre du sculpteur. Un de ses oncles l'avait emmené à Saint-Seine-sur-Vingeanne, à neuf lieues de Dijon. A l'auberge, le barbier de la localité s'avisait de railler l'enfant "pendu à un grand sabre". Le gamin provoqua son railleur en duel, un duel dont les détails furent fixés avec soin : l'heure, le lieu, l'arme choisie. Debout avant l'aurore, le petit Rude s'avisait que son sabre n'était pas suffisamment aiguisé. Le voilà dans la cour de l'auberge où il avait repéré une meule. Elle n'avait pas de manivelle ; l'enfant ne l'en fait pas moins tourner, et, de toute son ardeur, il se met à effiler son épée pour le combat. Le fer grinçait sur la pierre. Des curieux se mettent aux fenêtres. On court chercher l'adversaire ; et celui-ci s'empresse d'offrir ses excuses au gamin qui se préparait si décidément au combat.

Le père, en vrai chaudronnier, ne voyait pas sans méfiance son fils s'engager dans la carrière des arts. Rude dira plus tard :

— J'aurais fait de la sculpture au fond d'un puits.

EN 1807, le jeune artiste vient à Paris, où il entre dans l'atelier de Cartellier. En 1812, il remporte au concours le premier Grand Prix de Rome, qui lui ouvrait, dans la Ville Eternelle, les portes de la Villa Médicis ; mais le budget des Beaux-Arts traversait une crise, et, d'autre part, le jeune artiste était occupé aux bas-reliefs de la colonne Vendôme. Rude resta à Paris, ce qui fut peut-être la sauvegarde de son originalité, car il est possible que, sous l'enseignement académique de l'École de Rome et l'imitation des siècles passés, le tempérament, si puissamment personnel, du créateur de la *Marseillaise* se fût laissé entamer.

A l'instar des plus purs révolutionnaires, ses contemporains, Rude était à la fois jacobin et classique, admirateur comme eux des Caton et des Brutus, sans se douter — pas plus que Robespierre ne s'en doutait — que les Caton et les Brutus n'étaient que des aristocrates farouchement attachés à leurs privilèges.

Il était impossible que l'épopée impériale n'enflammât son patriotisme généreux. Après la chute de l'Empire, Rude se retira à Bruxelles, comme cet autre grand artiste et révolutionnaire, converti comme lui à l'Empire, Louis David. Son atelier y devint une manière d'aca-

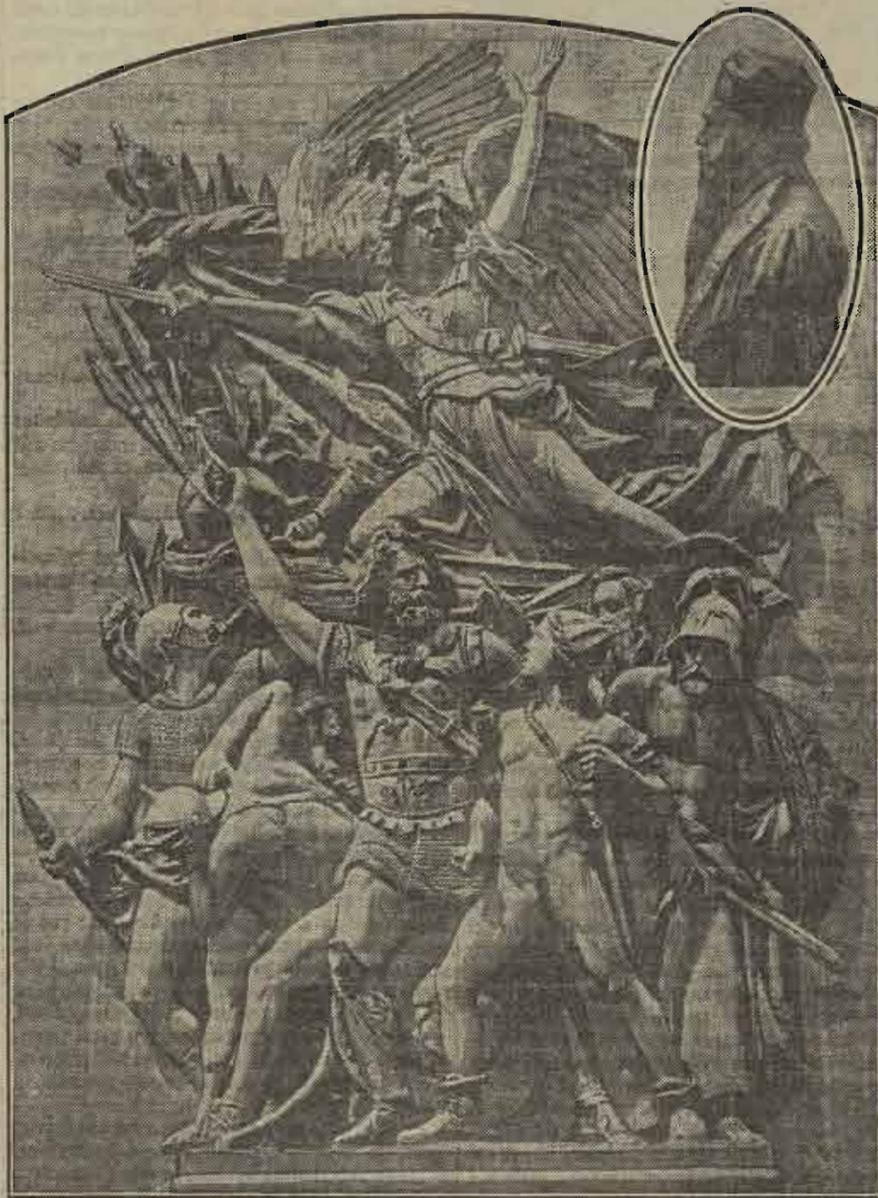
Le chef-d'œuvre de Rude fut certainement sa "Marseillaise" de l'Arc de Triomphe. Il donna également d'autres témoignages de son génie et l'historien Funck-Brentano nous fait assister, ici, à cette vie faite de vaillance et de travail.

démie fréquentée par une jeunesse active. Les œuvres créées par lui en Belgique sont nombreuses : les cariatides de la loge royale au Grand Théâtre, le fronton du vieil hôtel des Monnaies et les admirables bas-reliefs du château de Tervueren, la chasse de Méléagre, la vie d'Achille.

De retour à Paris, en 1827, il remporta un grand succès au Salon avec son fameux Mercure rattachant ses talonnières ; puis, au Salon

de voutour, des ailes prises dans la vie sauvage des fauves et qui donnent à la composition tout entière une énergie impétueuse et le frémissant d'un peuple indompté.

Originellement, Rude devait faire les quatre groupes ornant les puissants piliers de l'Arc de Triomphe ; des intrigues lui firent enlever les trois autres. Les froides et banales compositions d'Étex rendent plus poignant encore le regret que le père de la *Marseillaise* n'ait



LA MARSEILLAISE, bas-relief de l'Arc de Triomphe, qui fut le chef-d'œuvre de Rude. Dans le médaillon, le buste du sculpteur, qui surmonte son tombeau.

de 1831, avec son petit pêcheur jouant avec une tortue, que l'on peut mettre en regard du *Pêcheur à la coquille* de Carpeaux ; enfin, en 1837, c'est le splendide groupe de l'Arc de Triomphe, un des chefs-d'œuvre de la sculpture de tous les temps. Le peuple a dénommé ce groupe de pierre, frémissant de vie et d'émotion : la *Marseillaise*. Le vrai titre en serait le *Départ* ; c'est le départ des volontaires de 1792 pour la défense de la patrie envahie, héros de Dumouriez et de Kellermann ; c'est Valmy, l'âme même de la patrie qui tressaille au souffle du génie, l'appel aux armes d'un grand peuple qui se lève pour repousser l'ennemi ; le plus grand cri d'enthousiasme, a-t-on pu dire justement, qui soit sorti des entrailles de la France !

L'artiste a donné à ses volontaires le costume et les armes des soldats antiques ; mais leur âme est moderne, toute française, c'est bien l'âme de 1792.

Le génie de la patrie plane au-dessus des défenseurs du sol sacré, emporté par ses ailes

pu se déployer plus complètement. On regrettera plus particulièrement le groupe du *Retour*, qui devait faire pendant à celui du *Départ*. L'artiste en a laissé l'esquisse. C'est la retraite de Russie. Un cheval s'est affaissé, terrassé par le froid et la fatigue ; des loups affamés guettent son cadavre ; un guerrier blessé marche péniblement, son bras en écharpe, tandis que son compagnon, armé d'un bouclier, se retourne pour repousser l'ennemi, qui harcèle la retraite. Une figure de géant, sa longue barbe hérissée de glaçons, appuyé sur un rocher, représente le génie du Nord qui a vaincu la Grande Armée : il domine la composition, comme la *Marseillaise* domine le groupe du *Départ*.

De ce dernier, on peut rapprocher le *Napoléon s'éveillant à la gloire*, qui se dresse aujourd'hui, dans un cadre admirable, entouré d'un petit bois de sapins, en la commune de Fixin, sur la colline aux flancs de laquelle croissent les vignobles fameux de Chambertin.

Le Bourguignon Rude rencontrait souvent un ami de Fixin, le capitaine Noisot, ancien grenadier de l'Empire et qui avait suivi Napoléon en l'île d'Elbe. Noisot était un vétéran qu'illuminait la gloire de l'idole. Hors de Napoléon, le monde lui était indifférent. Il connaissait les sentiments de Rude, et les deux compagnons, sur les hauteurs de Fixin, regardant la plaine féconde qui s'étendait à leurs pieds jusqu'aux Alpes et au Jura, parlaient du grand Empereur. Et la pensée leur vint d'un monument qu'ils élèveraient à eux deux dans le souvenir du héros vaincu. Noisot fournirait le terrain, ferait la dépense du bronze et de la fonte ; Rude donnerait son travail et son talent. Ainsi naquit cet étonnant monument de Fixin, dans la petite sapinière qui domine le vallon où mûrit la vigne merveilleuse. Le bronze en est patiné par les saisons, par la familiarité des oiseaux qui s'y posent et que Rodin admirait d'un cœur si charmant, sur ses bronzes, dans le jardin du Luxembourg. L'impression reçue est ineffaçable. Napoléon, sur le rocher de Sainte-Hélène, s'éveille à la gloire en soulevant le drapeau mortuaire, tandis que l'aigle impériale, symbolisant les combats sanglants, expire à ses pieds.

EN l'admirable tombeau de Cavaignac au cimetière Montmartre et la statue de l'avenue de l'Observatoire, François Rude a donné d'autres témoignages de son génie et de ses passions politiques, et qui sont dignes des précédents. La statue du maréchal Ney s'élève à l'endroit même où celui que ses soldats avaient surnommé le "brave des braves" est tombé sous les balles de ses compagnons d'armes. Rude demeurait dans les environs. Le concierge de l'Observatoire, qui avait assisté aux derniers moments du héros, lui en narrait les détails : Ney tombant le visage à plat sur le sol, tout en criant : "Vive la France !" et le peloton d'exécution, honteux du crime commis par ordre, se sauvant comme une bande de malfaiteurs ; enfin, le cadavre transporté sur un brancard jusqu'à la Maternité, où il était enterré comme un chien.

Rude a dressé le glorieux soldat en un mouvement, en un élan sublimes, entraînant les grognards au combat, sabre au clair, sous la mitraille ennemie, criant à pleine bouche, à pleins poumons, à plein cœur : "En avant !"

La vie de l'artiste s'est déroulée dans la tranquillité des âmes nobles et des beaux caractères. Un de ses amis disait de lui : "C'est un Romain qui fumait la pipe." Tandis qu'il travaillait, il aimait à se faire lire les hauts faits des hommes illustres, confondant dans une égale admiration Alexandre, Léonidas, César, Caton, Brutus, Robespierre et Napoléon. Et, après avoir écouté la lecture de quelques pages d'Homère, de Plutarque ou du *Mémorial de Sainte-Hélène* : "Ah ! quels hommes ! Quels hommes ! s'écriait-il en se frottant les mains ; allons ! fumons une bonne pipe !" Dans la fumée d'une pipe fumée par Rude, enthousiasmé de leurs hauts faits, les hommes illustres n'étaient-ils pas salués de l'encens le meilleur ?

Rude était simple de propos, de vêtement et d'allure familière. En manches de chemises, il aimait à faire sa partie de dames sur le trottoir de la rue d'Enfer, qu'il appelait son salon ; et, après avoir, en fin de journée, achevé son travail, il allait, comme un bon maître serrurier, se laver les mains aux fontaines publiques.

Celui qui a été le plus grand sculpteur du XIX^e siècle, ne put franchir le seuil de l'Institut, entrer à l'Académie des Beaux-Arts, où il fut battu à trois reprises différentes par des artistes de deuxième ou troisième ordre : Duret, Lemaire, Simart. Les académiciens lui reprochaient la longueur de sa barbe :

— Nous ne pouvons accueillir parmi nous, disaient-ils, un homme aussi barbu !

Rude eut sa revanche à l'Exposition universelle de 1855, où, par 47 voix sur 50 votants, lui fut décernée la première des grandes médailles d'honneur ; mais la plus belle des médailles d'honneur, est l'admiration reconnaissante de tout un peuple au créateur de la *Marseillaise*, du *Napoléon de Fixin*, du *Cavaignac de Montmartre* et du *Maréchal Ney*.

FUNCK-BRENTANO.